

L'ÉGLISE DE SAINT-GEORGES A LYON.

Par sa fondation, l'église de Saint-Georges remonte à une haute antiquité. L'évêque Leydrade, qui remplit si noblement à Lyon le rôle de conservateur de la foi et de restaurateur des édifices religieux, dans une de ses lettres, mande à Charlemagne qu'il vient de relever de ses décombres une église jadis bâtie en l'honneur de sainte Eulalie et qu'il l'a consacrée à saint Georges. On sait aussi que Humbert de Beauvoir, commandeur de Malte, sépara ce sanctuaire et l'embellit vers la fin du quinzième siècle. Quoi qu'il en soit, les Lyonnais d'âge mûr se rappellent l'humble figure de cette petite église qui semblait s'abriter à l'ombre de la Commanderie, grande et ancienne maison, jadis propriété de l'ordre de Malte sur la porte de laquelle on a pu lire longtemps, dit-on, cette inscription en lettres gothiques : *C'est l'entrée de la maison de Monsieur saint Jean-Baptiste et du bon chevalier saint Georges*. Les deux tours de cet édifice, le jardin en terrasse qui entourait l'abside de l'église, le petit campanile qui la surmontait, se groupaient d'une façon pittoresque au pied du coteau de Saint-Just et ont survécu plusieurs années comme un poétique échantillon du vieux Lyon des bords de la Saône.

Mais déjà tombaient de partout les humides maisons assises dans les eaux pour faire place à de larges boulevards aérés. M. l'abbé Servant ayant été nommé curé de Saint-Georges conçut le projet de reconstruire son église. C'était une grande entreprise et qui paraissait bien difficile dans une paroisse de quelques milliers d'âmes, toute habitée par des ouvriers. Mais il portait dans sa poitrine le feu qui faisait dire au prophète : « Le zèle de votre maison me dévore. » L'édification projetée devint l'œuvre de sa vie, il commença et poursuivit modestement, patiemment, pierre par pierre, année par année, et, tantôt luttant contre les obstacles, tantôt prodiguant généreusement ses ressources personnelles, tantôt aidé par des secours inespérés, avec l'aide de Dieu, il a atteint le but. Il y a peu de jours, on donnait les derniers coups de ciseau à la façade de l'église nouvelle. Le digne prêtre,

en présence de ce monument achevé complètement par son zèle, son intelligence, sa persévérance, doit éprouver quelque chose des transports qui faisaient tressaillir l'architecte du moyen âge, lorsque après avoir posé dans sa jeunesse les fondements d'une cathédrale, il lui était enfin donné de la saluer couronnée de ses tours, toute belle et toute parée *comme l'épouse qui attend son époux*.

La restauration de Saint-Georges fut, dès le principe, confiée à M. Bossan. Le jeune architecte n'avait pas encore visité la Sicile. Il devait en rapporter ce style, très-personnel mais inspiré par l'étude des monuments arabo-byzantins de Palerme, auquel notre ville doit l'église de l'Immaculée-Conception et devra bientôt la grande basilique de Fourvière ; mais alors sa prédilection paraissait acquise aux traditions du quinzième siècle. C'est dans cette donnée qu'il bâtit l'église de Feurs et qu'il résolut d'exécuter l'œuvre que venait de lui confier M. Servant. Le monument qu'il s'agissait de remplacer semblait du reste conseiller cette détermination. Le chœur de Saint-Georges, réédifié par l'ordre de Malte à l'époque des antiques restaurations dont nous avons parlé plus haut, se trouvait contemporain de l'église de Brou et de la chapelle des Bourbons, ce joyau de notre primatiale. Comme on admirait surtout les délicates nervures et les gracieuses clefs pendantes de la voûte, il fut résolu qu'on les conserverait. Chaque pierre numérotée eut sa place désignée dans le sanctuaire de l'église future, et aujourd'hui ils n'en sont pas une des moins riches décorations.

Si l'imagination de M. Bossan fut de bonne heure charmée par l'élégance et la grâce du gothique fleuri, il avait d'autre part le goût des lignes simples et sereines, ce caractère qui distingua toujours les grandes époques de l'art. On s'explique ainsi que, ne pouvant se résoudre à demeurer l'esclave aveugle des règles archéologiques en ce qui concerne le style adopté, il les ait interprétées librement. De là cette église de Saint-Georges qui a les formes nobles et élancées des gothiques antérieurs et dans les détails une grâce sans profusion ni diffusion de l'unité, malgré cet éclectisme, si bien que, lorsqu'on embrasse d'ensemble l'inté-

rieur du nouvel édifice, on est frappé par l'harmonie générale qui en relie toutes les portions dans une élégante simplicité.

La vue extérieure du monument ne donne pas une impression différente. Les deux tourelles de la façade sont charmantes avec la délicate guirlande qui s'enroule à leur sommet et le clocheton qui les termine. Deux sujets sculptés animent l'espace assez étroit et allongé qu'elles enserrent et dans lequel s'ouvre d'abord le portail, de bonnes proportions. Sur le tympan un bas-relief, sorti du ciseau attique et magistral de M. Dufraine, qui s'est ici surpassé, représente saint Georges en costume de chevalier, s'élançant à cheval et armé de la lance contre le dragon qui se cabre effrayé. Dans la partie supérieure de la façade, MM. Cony et Comparat ont sculpté avec habileté et dans un sentiment très-chrétien une Vierge assise présentant l'Enfant-Dieu qui lui-même tend ses petits bras comme pour bénir tous ceux qui pénètrent dans la sainte demeure. A droite et à gauche s'incline un ange en adoration.

Si, quittant la façade, nous faisons le tour des basses nefs, elles attireront notre attention par le riant et élégant treillis de pierre, qui court le long de leur toit en terrasse. C'est là, de toutes les innovations tentées par l'architecte, peut-être la plus hardie : nous n'oserions pas dire qu'elle est irréprochable. Ce genre de toiture dans une église gothique est, croyons-nous, une assez grande hérésie (1). Quoi qu'il en soit, si l'on veut apprécier tout le mérite de l'œuvre de M. Bossan, il faut faire quelques pas encore et passer derrière l'abside, ou plutôt il vaut mieux s'engager sur la passerelle, traverser la Saône, puis contempler le monument posé sur l'autre rive.

(1) La couverture en terrasse des bas-côtés de l'église de Saint-Georges n'est pas une innovation, ni une hérésie aussi réelle que le présume l'auteur du présent article. L'église de Notre-Dame de l'Épine en Champagne (xv^e siècle), entièrement couverte en terrasse et bordée d'une galerie ajourée, est un des nombreux exemples que l'on peut citer en faveur du système de couverture adopté pour les basses nefs de l'église de Saint-Georges.

Voici l'abside avec les fines arêtes de ses contreforts; les gracieuses chapelles pour sacristie; les transepts, dont la masse s'élève, imposante et dégagée; à leur centre, la tour carrée, et sur elle la tour octogone, allégée par ses élégantes lancettes; enfin la flèche qui monte vers le ciel par un élan hardi, vif et prolongé: toutes ces portions si diverses d'un même tout, se tiennent, se complètent, se font valoir, s'harmonisent en s'étagant les unes au-dessus des autres, et produisent l'illusion d'une pyramide idéale, dont le charme est incomparable. Combien de fois déjà, depuis que cette première moitié de Saint-Georges est achevée, n'avons nous pas vu des étrangers qui visitaient notre cité s'arrêter tout ravis par cette petite merveille architecturale. Ce jugement du bon sens public, ici, a sa valeur, et nous croyons que, pour l'effet d'ensemble, les hommes les plus compétents ne refuseront pas de le ratifier. L'église de Saint-Georges restera une des plus remarquables constructions religieuses du Lyon du XIX^e siècle.

(Semaine Catholique),